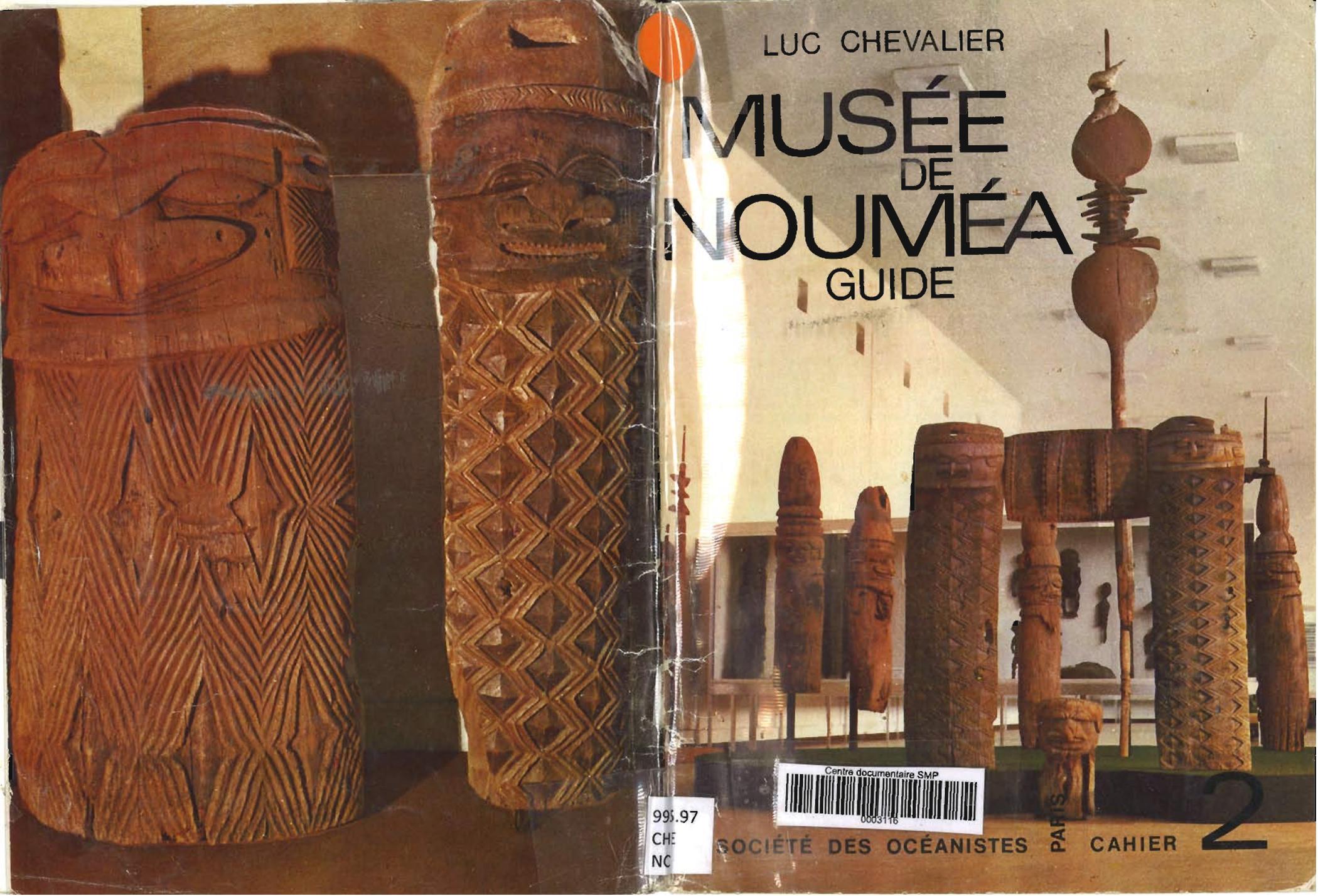


LUC CHEVALIER

MUSÉE DE NOUMÉA GUIDE



995.97
CHE
NC



SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES PARIS CAHIER

2

1 DEC. 2013

N° 3116

OBSERVATIONS : 895187 CIE NC

HISTORIQUE.

Le Musée de la Baie de la Moselle est le troisième Musée qu'a connu Nouméa.

C'est en 1863 que l'idée prit naissance de rassembler les objets caractéristiques de la Nouvelle-Calédonie. Le pharmacien de cette époque, M. Garnault, reçut du Gouverneur Guillain mission de conserver, dans les bâtiments de son service, les « curiosités » de la Grande Terre : objets d'histoire naturelle et spécimens géologiques auxquels furent jointes quelques pièces ethnographiques. A vrai dire, il s'agissait surtout de recueillir des objets susceptibles de présenter un intérêt industriel ou commercial destinés aux Expositions, en métropole ou à l'étranger.

L'idée fut reprise en 1894 par Julien Bernier, journaliste, homme politique et collectionneur passionné. Il groupa des objets dans une des salles du Conseil Général de l'époque. En 1900, lors de l'Exposition internationale qui marque à Paris le début du siècle, le Territoire fit édifier un « Pavillon de la Nouvelle-Calédonie », qui, démonté, gagna ensuite à Nouméa par le voilier havrais « Emile Siegfried ». Le bâtiment, — il existe encore — fut reconstruit entre la Baie de la Moselle et l'ancien hôtel du secrétaire général. Il sera ouvert au public le 1^{er} février 1905 sous le nom de « Musée Colonial ». Bernier étant mort en 1903, il aura comme successeurs MM. Le Boucher, Henri Fosset, un ancien mineur, et enfin Mme Robert Viroc.

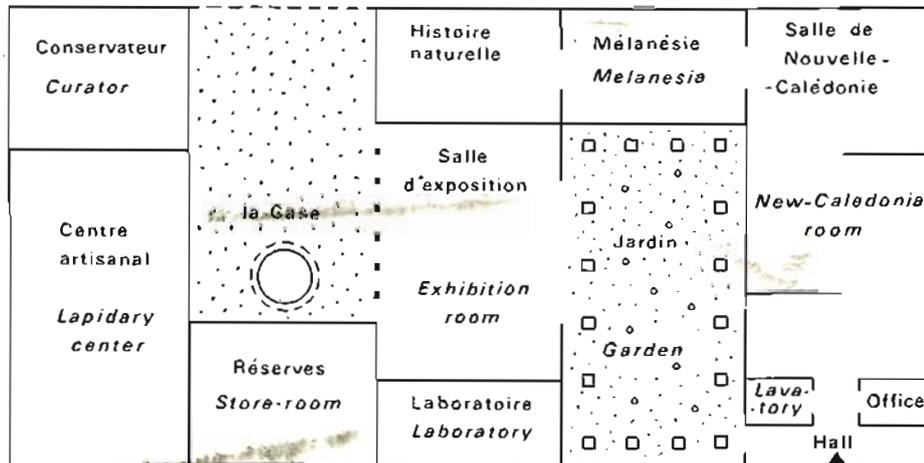
En 1947, M. Luc Chevalier reçut la direction d'un « Musée Colonial » quelque peu délaissé, relégué qu'il avait été au premier étage du bâtiment lors de l'installation de la Bibliothèque Bernheim. Le Musée se trouve alors fort à l'étroit, mal éclairé, attaqué par les termites et, de surcroît, peu visité. Il faut faire du neuf ; lui redonner vie. Le conservateur prend à cœur la construction d'un nouveau local plus digne de la richesse de ses collections, encore accrues par ses apports personnels et les séries réunies à l'ORSTOM par M. Jean Guirart, alors à Nouméa, ethnologue de cet organisme.

Le projet de l'architecte Raighasse est adopté en 1961 par l'Assemblée Territoriale qui a généreusement affecté à cette réalisation le terre-plein remblayé de la baie de la Moselle. Le Musée sera ouvert en 1971. Sa construction a été prise en charge par le budget territorial qui en assure également le fonctionnement et l'entretien.

Outre ses activités muséographiques, le Musée de Nouméa abrite un centre artisanal bien outillé où sont dispensés des cours de lapidaire qui ont rencontré un franc succès, fréquentés qu'ils sont par des assistants de tous âges et de toutes conditions sociales.

Le Musée possède également deux salles qui donnent l'hospitalité à des manifestations de divers ordres. Ainsi voit-on fréquemment, à la Baie de la Moselle, des expositions artistiques, littéraires, historiques ou artisanales, qui mettent en valeur des talents locaux ou étrangers et font du Musée Néocalédonien un important foyer de rayonnement culturel dans le Sud Pacifique.

Museum PLAN du Musée

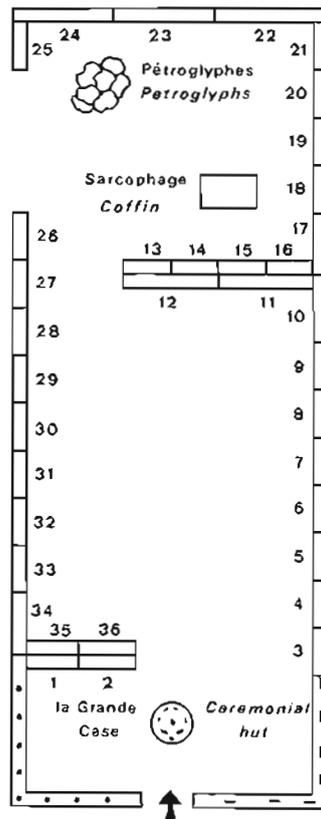


VITRINE

| | |
|--------------------------|-------|
| Masques | 1 |
| Sculptures | 2 |
| Outils de pierre | 3-6 |
| Hache ostenoir | 7 |
| Monnaie | 8-9 |
| Casse-têtes | 10 |
| Le guerrier | 11-12 |
| Sagales | 13-16 |
| Chasse. Pêche | 17 |
| Navigation | 18 |
| Bambous gravés | 19-20 |
| Messages | 21-22 |
| Religion. Magie | 23 |
| Sites archéologiques | 24 |
| Poterie | 25 |
| Poterie Lapita | 26-27 |
| Pétroglyphes | 28-29 |
| Objets lichiques anciens | 30 |
| Musique | 31-32 |
| Poterie | 33-34 |
| Objets ménagers | 35-36 |
| Agriculture | |
| Costume masculin | |
| Costume féminin | |
| Habitat | |

CASE

| | |
|-------------------------|-------|
| Masks | 1 |
| Sculptures | 2 |
| Stone artifacts | 3-6 |
| Ceremonial Axe | 7 |
| Shell bead money | 8-9 |
| War clubs | 10 |
| War equipment | 11-12 |
| Spears | 13-16 |
| Hunting. Fishing | 17 |
| Navigation | 18 |
| Engraved bamboos | 19-20 |
| Communication means | 21-22 |
| Religion. Witchcraft | 23 |
| Archaeological sites | 24 |
| Pottery | 25 |
| Pottery Lapita style | 26-27 |
| Petroglyphs | 28-29 |
| Ancient stone artifacts | 30 |
| Music | 31-32 |
| Pottery | 33-34 |
| Household utensils | 35-36 |
| Agriculture | |
| Man dress | |
| Woman dress | |
| Dwelling | |



L'HARMATTAN
AFRIQUE - ASIE - AMERIQUE LATINE
ANTILLES - MONDE ARABE
16, rue des Ecoles
75005 PARIS

SCULPTURES.

Le visiteur est accueilli au Musée par un remarquable ensemble groupant les spécimens les plus caractéristiques de la sculpture calédonienne.

Une vingtaine de flèches faitières, presque autant de chambranles de case, trois très rares poutres sculptées, des poteaux de pourtour de cases, des linteaux décorés, des masques, des statuettes, des pigeons qu'on installait au sommet des perches sacrées, ne peuvent moins faire que d'impressionner le visiteur du Musée qui se trouve en présence d'un groupement de pièces monumentales uniques au monde.

L'art autochtone de la Calédonie ancienne apparaît ici avec ses formes puissantes, ses stylisations hardies, ses géniales simplifications. Cet art est sobre, tragique, uniquement centré sur l'homme, sur l'ancêtre, dont le visage mémorable, présent partout, domine la case, préside à la vie quotidienne et protège de sa puissance tutélaire ceux de sa race et de son sang.

Le sculpteur calédonien, malgré un outillage rustique et la technique simplifiée du bas-relief, a su donner naissance à des formes élaborées et significatives. Son style est aussi caractéristique, aussi pur, que celui de l'ancienne Egypte: aussi parlant que celui des tailleurs de pierres des portails romans. Dans son génie créateur il a même inventé un mode qui lui est propre de représenter les volumes du visage humain en les développant sur un plan vertical. Car, remarquons-le avant de nous pencher sur les deux vitrines qui nous porteront au sujet de l'art calédonien des commentaires explicatifs, la grande flèche faitière qui domine la case et qui ne représente pour nous qu'un hardi motif décoratif figure, pour l'autochtone qui sait le déchiffrer et le lire, un véritable portrait en buste. La nuque a été redressée, les tempes et les oreilles rabattues de chaque côté du visage, le menton étalé, un peu à la manière d'un jeu de découpage pour enfant. Le Calédonien reconnaissait même dans les chevrons qui marquent certaines faitages, la corde de la fronde qui entourait la chevelure du chef...

Au milieu de la salle on a tenté, autour d'un « terre » vert, de réunir les principales pièces sculptées de la « Grande Case » calédonienne en les plaçant selon leur position fonctionnelle. Ainsi voyons-nous, marquée au sol par une « tête de seuil », l'entrée de la case. Elle est flanquée de deux chambranles sculptés, surmontés d'un linteau. Les poteaux qui soutiennent la charpente sont également sculptés. Une haute flèche faitière, ornée de coquillages, domine l'ensemble.

A droite et à gauche de l'entrée, le long des murs, d'autres spécimens de chambranles et de flèches faitières, auxquels on a joint de véritables sculptures, des flèches faitières de la région du Nord, seule à avoir connu la technique de la ronde bosse. Les vitrines 1 et 2 contiennent des masques, fort anciens, avec leur habillement de plumes. Ils proviennent de la région du Nord; ainsi que des statuettes de Pembo.

Le visiteur curieux de pousser plus avant ses connaissances sur l'art autochtone de la Nouvelle-Calédonie aurait intérêt de consulter les remarquables travaux du professeur Jean Guiart, spécialiste de l'Art Océanien, auxquels il a consacré maintes études fort pertinentes.

HABITAT (vitrines 35-36).

A l'opposé du Polynésien, homme de la mer, qui recherche avant tout des sites maritimes, abrités, à proximité de lieux de pêche, le Mélanésien de Nouvelle-Calédonie, un terrien, va chercher ailleurs les critères de son habitat. Il demande pour s'installer, de bonnes terres arables, destinées à ses cultures vivrières, la proximité de points d'eau indispensables pour ses besoins ménagers et agricoles, et des vues largement ouvertes, par mesure de sûreté, car il désire « voir qui vient ».

La case d'habitation est en forme de ruche d'abeille. Elle est toujours élevée sur un « terre » de terre, qui est la propriété de la famille, porte son nom, l'attache au sol natal. Même la case disparue, ce terre marque une propriété foncière, elle matérialise l'origine de la famille.

Cette case est construite de bois; elle est soutenue par un pilier central qu'on est allé chercher cérémoniellement dans la forêt et par des poteaux de pourtour. Elle est couverte d'un chaume épais, placé sur une armature de chevrons et entourée d'une paroi circulaire faite d'écorce de niaouli, appuyé sur des gaullettes. Elle est toujours surmontée d'une flèche faitière.

Les cases rondes sont de dimensions variables. Tout s'y passe, sommeil, repas, conversations. Elles n'offrent qu'une seule entrée, petite, basse et étroite: en cas d'hostilité, l'ennemi, obligé de se pencher pour y pénétrer, devient plus vulnérable. Entre cette entrée et le poteau central, l'emplacement d'un foyer, ceinturé par un entourage de pierres, et qui brûle continuellement.

Les hommes travaillent souvent dans une case-atelier. Cette case possède une toiture à deux pans inégaux dont le plus important forme un auvent. On y sculpte, on y fabrique ou on y répare les filets de pêche; on y polit les bracelets de coquillages; on y façonne les outils de bois ou de pierre. La case oblongue est, elle, une construction plus légère, édifiée rapidement auprès des cultures lors de la préparation des champs d'ignames, non loin de la mer pour une pêche saisonnière ou encore au village, pour y loger les hôtes, au cours des grandes réceptions.

La « grande case ». La réussite exemplaire de l'architecte calédonien, celle qui a frappé d'admiration les premiers voyageurs, c'est la « grande case ». Elle est, elle aussi, en forme de ruche d'abeille, mais elle se distingue des cases d'habitation ordinaires par une situation plus élevée et des dimensions plus imposantes: au sol, elle a parfois 9 mètres de diamètre et sa flèche faitière, plus élaborée, culmine à 15 à 20 mètres de haut. Son entrée est flanquée de deux puissants chambranles sculptés; en y pénétrant, on doit enjamber une tête de seuil: un ancêtre chargé d'annoncer la venue d'un étranger. Les poteaux qui soutiennent les charpentes peuvent, eux aussi, être sculptés et, dans ce cas, les visages sont toujours tournés vers le poteau central. C'est une case de cérémonie. C'est là que se réunissent les anciens. C'est là que sont conservées les armes en temps de paix. Le Musée en possède une réduction « écorchée » pour en permettre la vue intérieure, un beau travail d'artisanat contemporain.



- 2-5 Flèches faitières. Région du Nord.
- 6 Flèche faitière. Hienghène.
- 7 Masque. Nord de l'île.
- 8 Chambranle. Houailou.
- 9 Chambranle. Hienghène.
- 10 Chambranle. Houailou.
- 11 La grande case. (Vicrines 35-36).
- 12 Grande case. Gravure, 1878.

- 2-5 Roof shafts. Northern Region.
- 6 Roof shaft. Hienghène.
- 7 Mask. Northern region.
- 8-10 Sculptured frames. Houailou and Hienghène.
- 11 Ceremonial hut.
- 12 Ceremonial hut. Engraving, 1878.



11



La grande case est construite sur un tertre, à l'extrémité d'une grande allée centrale soigneusement gazonnée et bordée de pins colonnaires ou de cocotiers. Cette allée est destinée à recevoir les monceaux de vivres offerts lors des grandes fêtes et à servir d'esplanade de danse lors des manifestations des différents clans de la tribu. Sur les côtés du tertre, on cultive des plantes rituelles : d'un côté des arbres à bois noueux, symboles de l'igname, de l'élément sec, de l'homme. De l'autre côté on observe des bois aqueux, des sortes d'érythrimas : elles représentent l'élément humide, l'élément féminin.

Les matériaux choisis pour la construction de la case et leur épaisseur — le chaume de la toiture pouvait avoir de 20 à 30 centimètres — faisaient de cette case une demeure fraîche durant les heures chaudes de l'été austral et relativement tiède au cours des nuits, où, à l'intérieur de l'île, la température descend parfois à 8 ou 10 degrés. L'atmosphère nocturne étant encore accentuée par le feu entrete nu à l'intérieur de la case, dont la fumée avait aussi l'avantage d'éviter le désagrément des moustiques. La maison du calédonien témoignait d'une parfaite adaptation de son constructeur au milieu ambiant.

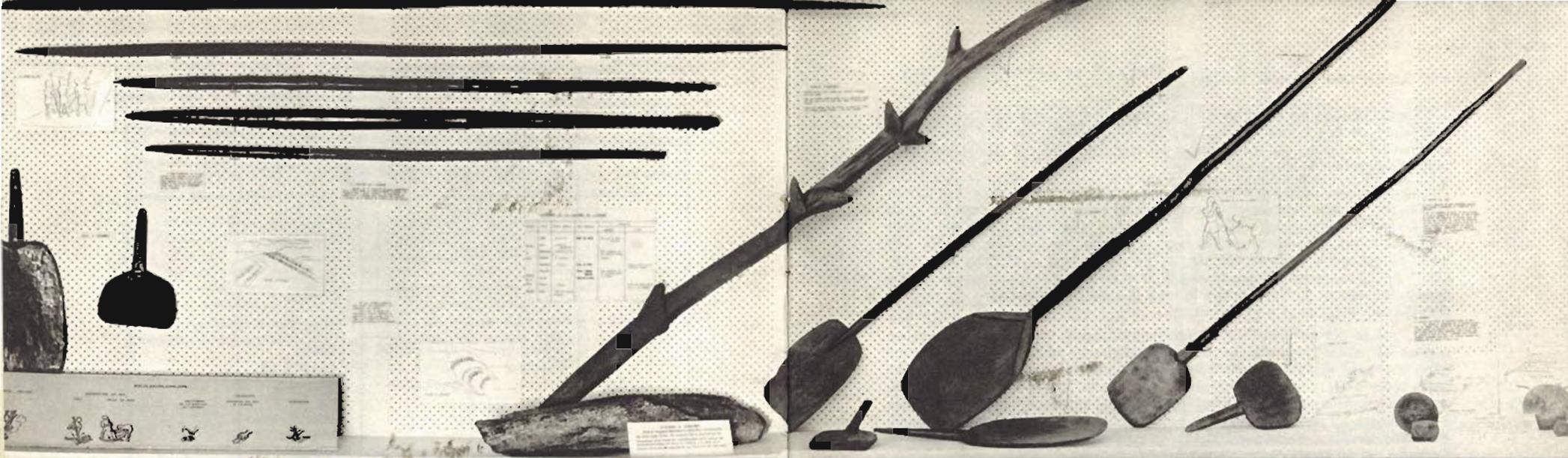
VÊTEMENT (vitrines 33-34).

Le Calédonien d'autrefois, dans sa vie quotidienne porte essentiellement un écu pénien, le « bagayou », qui est fait d'une étoffe végétale. Le « bagayou » pend largement entre les jambes de l'homme. Long de 20 centimètres, il s'amplifie les jours de fête, pour atteindre jusqu'à quarante à cinquante centimètres. C'est le costume masculin. Les autres parties du costume : ceintures en coquillages ou en poil de roussette, peignes de bois ou de bambou, bracelets de coquillages, jarretières constituées d'une simple porcelaine blanche ne sont que des accessoires de parure : de même que sa coiffure ornée d'un plumet. Elle est de balassor ; et, les jours de fête, d'une fine vannerie tressée. On verra par ailleurs le costume du guerrier, ou la coiffure du deuilleur, (p. 15) ; mais la gibecière à fronde peut être, elle aussi, un accessoire quasi-quotidien de l'homme calédonien.

Le vêtement féminin est constitué par une tresse de fibre végétale à courtes franges qui peut avoir de 6 à 8 mètres de long. La femme s'entoure les hanches, très bas, de cette ceinture enroulée en plusieurs rangs superposés. Cela forme une sorte de jupe, de tutu, épais et court, dont une extrémité pend sur le derrière de la femme. Ainsi ne se découvre-t-elle pas lorsqu'elle se penche en avant ; car la pudeur des femmes est égale à celle des hommes : un « bagayou » mal disposé ou une frange féminine déplacée, mettrait le porteur dans une situation à proprement parler insoutenable. Lorsqu'elles ne sont pas utilisées, les franges des femmes sont suspendues, soigneusement roulées, au toit des cases, en formant une sorte de gros pompon d'un aspect décoratif. Peignes de bois ou de bambous disposés dans une chevelure en vadrouille, bracelets de coquillages, colliers de jade, de coquillages ou de poil de roussette tressées sont, pour les femmes, des accessoires de coquetterie.

CYCLE DE LA CULTURE DE L'IGNAME

| PÉRIODE | MOIS | OCCUPATIONS | MAGIE ET INTERDITS | |
|---------------|----------------------|----------------------------------|---|--|
| Du soleil | Juillet-Août | Défrichage et brûlage | - Tabou alimentation des prêtres - Appel des alizés | |
| | Septembre Octobre | Préparation du sol et plantation | Tabou général alimentaire sur les nourritures humides. - Continence. | |
| | Novembre Décembre | Pose des tuteurs | - Rites du soleil | Levée des tabous sur les nourritures humides |
| De la pluie | Janvier | | - Rites de la pluie. - Tabous alimentaires sur les nourritures sèches et les crustacés | |
| | Février | Prémices | | |
| De la récolte | Mars | Fêtes des ignames nouvelles | | Levée des tabous sur les nourritures sèches |



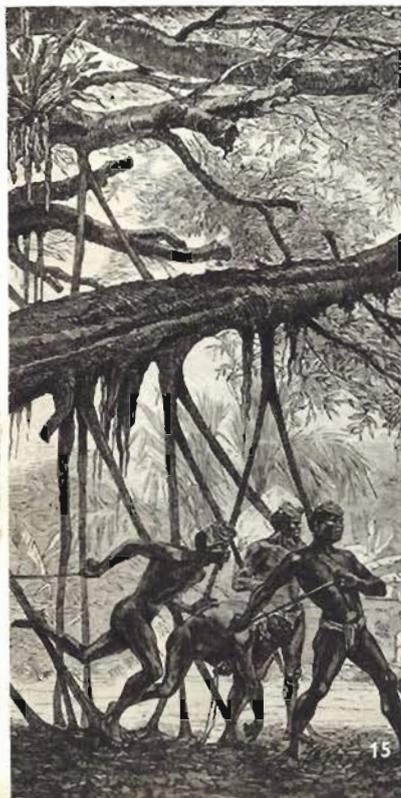
13

- 13 Instruments aratoires (Vitrines 32-33).
- 14 Gourdes clissées (Vit. 28).
- 15 Chasse à la fronde, gravure, 1878.
- 16 Indigènes à Moindou. Vers 1880.

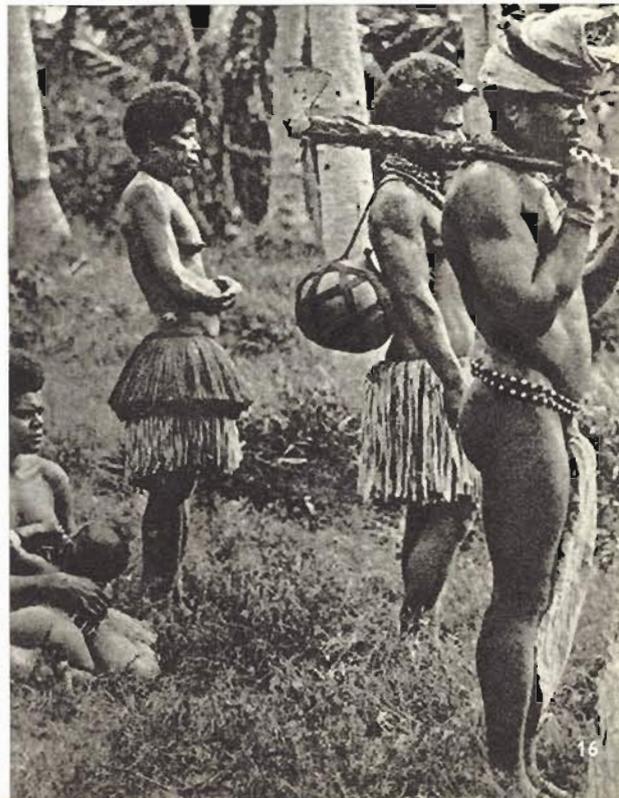
- 13 Agricultural tools. (Cases 32-33).
- 14 Calabash. (Case 28).
- 15 Sling hunting. Engraving, 1878.
- 16 Natives. Moindou. 1880.



14



15



16

VIE AGRICOLE (vitrines 31-32).

Le Calédonien est avant tout un agriculteur. Il est attaché à son sol, prolongement de son terre familial, par toutes les fibres de son être. Aussi apporte-t-il un soin tout particulier à ses cultures dont les principales sont celles de l'igname et du taro.

Le sol de la Calédonie ne se prête pas également à la culture. Les terres arables se trouvent dans les plaines côtières du bord de mer et dans les fonds des vallées. Les anciennes terres de culture s'arrêtaient à la limite des terres rouges appelées plus tard, par les hommes blancs, les terrains miniers. Les hommes mettent la terre en état de culture ; ils brûlent et défrichent la végétation, préparent le sol avec les pieux à four et les pelles de bois ; puis, la femme émotte la terre au gourdin, brasse le sol à la main pour la rendre de plus en plus meuble et propice à la plantation.

L'igname est un tubercule du genre *Dioscorea*, venu probablement du sud-est asiatique et répandu dans tout le Pacifique. Le néo-calédonien le cultive selon un rituel complexe, car l'igname est chose humaine, se nourrissant de cette terre à laquelle sont retournés les ancêtres. L'igname est le symbole de l'élément sec, de l'homme. Un sol meuble profond et bien drainé est nécessaire à sa croissance. Pour cela, le terrain est aménagé en massifs affectant la forme d'un long boudin : c'est le « billon », qui, suivant la situation sera rectiligne en plaine, ou en forme de croissant à flanc de coteau.

Le tableau ci-joint nous présente le calendrier de la culture de l'igname en Calédonie. Jetons-y un coup d'œil. Il nous permettra de prendre conscience de ce mélange du magique et du rationnel qui caractérise la civilisation mélanésienne si fortement ancrée dans le spirituel et pour laquelle les choses de la terre sont dépendantes de la bienveillance des puissances supérieures qu'il convient de mettre de son côté. Nous y verrons l'imbrication, très logique et très cartésienne, des pratiques magiques, des interdits alimentaires destinés à faciliter la bonne croissance des tubercules par l'obtention des conditions atmosphériques favorables, avec des opérations de caractère strictement agronomiques.

Le taro, tubercule du genre *Colocasia*, constitue, après l'igname, la seconde culture pratiquée par le néo-calédonien. Il est, par excellence, la plante de culture humide, et donc, selon les conceptions des indigènes, le symbole de la femme. Ce sont naturellement les femmes qui effectuent la majeure partie des travaux qui nécessitent sa croissance. On fait une distinction entre les taros plantés dans les endroits naturellement humides, et les tarodières irriguées artificiellement. Les tarodières de cet ordre sont formées de terrasses pratiquées au flanc des collines. Elles sont alimentées en eau par un ingénieux système d'irrigation. L'eau prise au ruisseau le plus proche et retenue par un barrage édifié à l'altitude voulue est conduite, à ciel ouvert, à la terrasse la plus élevée. Celle-ci étant complètement inondée, l'eau s'écoule dans la terrasse inférieure et ainsi de suite. L'ensemble ainsi irrigué peut atteindre plusieurs kilomètres. On voit encore au col de la Pirogue, sur la route qui conduit de Nouméa à la Tontouta, des traces d'anciennes tarodières. C'est dans ces terrasses, boueuses mais irriguées, que se plantent le taro d'eau. Sa croissance est facilitée par la présence de pierres magiques, dites pierres à taros, enterrées dans la terrasse supérieure.

OBJETS MÉNAGERS ET POTERIE (vitrines 28-30).

Pour ses besoins ménagers ou domestiques, le néo-calédonien a su utiliser les matériaux que lui fournissait la nature en les adaptant, grâce à une industrieuse habileté technique, à laquelle s'ajoutait encore un sens esthétique qui se traduisait par des décorations d'une haute qualité artistique.

Toute la nature est appelée à la rescousse. Le Calédonien utilise les différentes essences, de la forêt dans laquelle il taille des oreillers, des couteaux à ignames, des alènes, souvent décorées, utilisées pour coudre les toitures de chaume, des battoirs à balassor. Des fibres de coco, de banian et de magnania, il tire ficelles, cordelettes ou cordages. Les fruits du calbassier, *Lagenaria vulgaris*, servent à la confection de gourdes clissées de cordelettes disposées en des motifs géométriques variés. Il tire ses souples étoffes végétales, son « balassor », de l'écorce rouée et battue des banians et du broussonetia. Les valves d'huîtres lui servent de couteaux pour couper cérémoniellement ignames et taros, alors que les coquilles de moules sont utilisées pour peler les tubercules. Nous les verrons utiliser l'argile pour les poteries ; les fibres de pandanus pour les nattes et les voiles et la pierre, bien sûr, pour ses outils et ses armes.

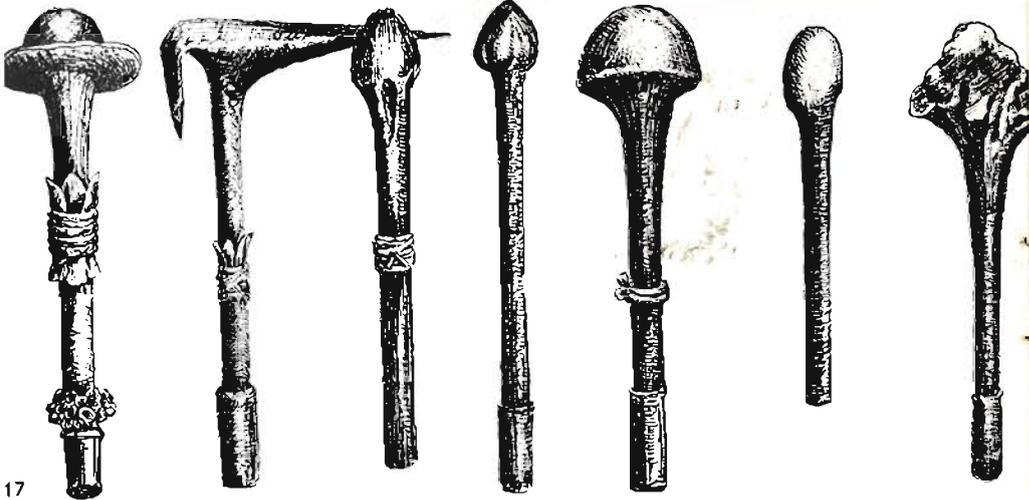
De la roussette, grande chauve-souris locale, aliment de choix, il conserve le poil brun qu'il incorpore, comme une laine, à une tresse végétale, pour la fabrication de cordelettes feutrées utilisées pour la décoration de certains objets rituels.

La poterie, en Nouvelle-Calédonie, est entre les mains des femmes. Certains villages, à proximité de terrains comportant l'argile de qualité voulue, sont spécialisés dans cette fabrication. La potière tient toute son habileté et ses tours de mains d'une tradition reçue au jour le jour. C'est une spécialiste qui, le moment venu, fait appel au concours d'autres femmes du village, pour une fabrication en série.

On commence par aller chercher la terre dans le gisement reconnu pour y découvrir la meilleure argile. Cette matière est mélangée à un sable alluvionnaire qui joue le rôle de dégraissant. Puis, les mottes de terre, convenablement humidifiées, sont battues et malaxées de manière à fournir une pâte bien homogène. Ainsi pétrie, l'argile est roulée à la main en boudins de terre, épais d'un ou deux centimètres qui vont servir à monter les parois du pot, en enroulant les boudins de terre les uns sur les autres jusqu'à l'obtention du volume et de la forme désirée.

Le modèle ainsi obtenu est consolidé par la potière qui, avec une spatule de bois, bat de la main droite les parois extérieures du pot pendant que, d'un galet tenu de la main gauche, elle assure intérieurement le contre-coup. Ainsi, la paroi prend-elle une forme polie et définitive. Le col est souvent marqué, et toujours percé de quelques trous. Ils servent à la suspension du pot. Parfois, le col de la poterie est décoré de motifs incisés — chevrons ou lignes brisées — ou d'applications surajoutées : visages humains scylisés ou représentations zoomorphes : lézards ou tortues.

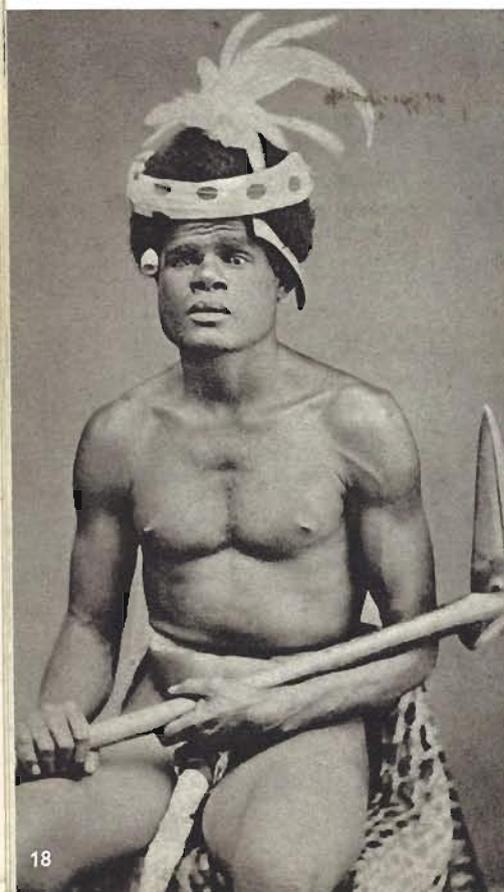
Cerclées d'herbes humides, les poteries sont alors cuites sur un foyer à ciel ouvert. La cuisson achevée, les marmîtes, encore chaudes, sont vernies, avec de la gomme de kaori qui, en s'infiltrant dans les pores de la poterie, l'imperméabilise.



17



17 Casques-têtes (Vitrines 8-9).
 18 Guerrier. Houailou. 1880. Cliché A. Hughan.
 19 Attributs du guerrier : coque avec plumet, fronde et peigne, sac à pierre de fronde, casse-tête, sagaie. (Vitrine 10).
 20 Hache ostensor. Pierre en jadéite verte, emmanchure ornée de fines vanneries et entourée de poil de roussette, pendeloques en coquillages. (Vitrine 4).
 21 Pilou-Pilou. Gravure, 1878.



18



19

17 War clubs (Cases 8-9).
 18 Houailou warrior, 1880. Photo by Allen Hughan.
 19 Warrior equipment : feathered hat, sling and comb, stone sling bag, war club, spear. (Case 10).
 20 Ceremonial axe. (Case 4).
 21 The "Pilou-Pilou" dance of New Caledonia. Engraving, 1878.

Ces pots sont utilisés quotidiennement pour la cuisson des ignames et des taros. Les marmites fabriquées restent la propriété de la famille de la potière ; elles servent à des échanges avec divers autres produits locaux.

Une exception à cette technique essentiellement féminine : les hommes, secrètement, dans l'intimité d'un coin isolé de la forêt voisine, fabriquent parfois de petites marmites, assez grossières. Elles vont leur servir à préparer des opérations de guerre par des incantations magiques ou des offrandes d'ignames cuites aux ancêtres qu'on désire rendre favorable à des intentions belliqueuses.

MUSIQUE ET DANSE (vitrines 26-27).

Les instruments de musique proprement dits étaient fort rares en Nouvelle-Calédonie. Aucune sorte de tambour, aucune flûte de Pan, aucun instrument à corde ou à percussion. À peine signale-t-on l'usage d'une flûte en éléments de bambous, encore en joue-t-on par le nez et ne possède-t-elle qu'un seul trou, ce qui ne lui permet que deux notes ! On ne s'étonnera pas qu'elle soit tombée en désuétude ! c'était un instrument personnel. Georges Baudoux, au début du siècle, l'avait encore connue en usage, et il montre dans le récit d'une de ses « Légendes canaques » un garçon essayant d'accroître ses charmes, en utilisant le son d'une flûte nasale. Le Musée n'en possède qu'un seul exemplaire. Par contre, la danse était rythmée au moyen de battoirs de forme triangulaire, généralement faits d'une écorce de burao. Ils étaient utilisés par paires : tenus dans chaque main, on les frappait les uns contre les autres, et ils apportaient aux danses une invariable cadence.

La danse était une partie importante de la cérémonie dite du « pilou », cérémonie sociale de propitiation autour de laquelle gravitait toute la vie indigène. Les principales occasions du pilou étaient l'inauguration d'une « grande case », les funérailles d'un chef, et la levée du deuil qui la suivait au cours de laquelle on exaltait le « grand fils » qui devait le remplacer.

Le « pilou » était divisé en diverses « actions » qui se suivaient à des intervalles irréguliers, en des « journées » pouvant être séparées par d'assez longs laps de temps.

Les cérémonies du pilou, se déroulaient selon un processus fort régulier. On fêtait d'abord l'arrivée des invités, puis on procédait à la présentation et au partage des énormes tas de vivres qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient disposés tout au long de l'allée centrale conduisant à la grande case.

Une ou plusieurs « journées » vont alors être consacrées à l'audition des discours prononcés tant par les hôtes que par les invités. Ces discours vont être encadrés par des danses, spécialement préparées pour accompagner les dires de l'orateur, célébrant les hauts faits traditionnels des clans en présence.

Les danses se déroulent de jour ; ou en nocturne, à la lueur des torches. Il s'agit de danses par groupe et par sexe. Au rythme des battoirs, la masse des danseurs, portant des sagaies ou des massues de danse, évolue selon un thème chorégraphique particulier, précédée et suivie d'une « entrée » et d'une « sortie », d'un style immuable.

L'environnement sonore composé par le choc des battoirs et le martèlement

du sol par les pieds des danseurs est encore accentué par les sifflements aigus, les cris rauques et les appels scridents des exécutants.

Le pilou, encore pratiqué parfois de nos jours, laisse à tous ceux qui en furent une fois les spectateurs, un souvenir qui est celui même recherché par les organisateurs de la cérémonie : donner aux participants et aux assistants le témoignage du lien social qui joint les membres du clan, de l'attachement profond qui les lie à leur passé et, aussi, de renforcer les liens existants entre eux et d'en créer de nouveaux. C'est probablement la manifestation la plus caractéristique de la vieille Calédonie.

Les journées se terminaient par la présentation d'offrandes par le clan local à ses invités. Puls, chacun regagnait son village. La vitrine comporte l'agrandissement d'une ancienne gravure du « Tour du Monde » donnant une parfaite idée d'un pilou ancien. On y voit également deux massues de danse d'une forme particulière à la région de Houailou. Elles étaient utilisées par les femmes mariées pour une danse exaltant leur neveu, le « grand fils ».

La hache Ostensoir (vitrine 6). C'est surtout à l'occasion des pilous qu'apparaît la hache ostensoir, un des objets les plus remarquables de la culture calédonienne. C'est le « Casse-tête vert », comme on disait à Houailou, est avant tout un objet rituel, symbole de la puissance et du génie du clan. Il n'appartient pas au chef qui n'en est que le dépositaire. Mais, il la porte lors des discours de pilou. Elle est aussi utilisée par les prêtres « faiseurs de pluie » qui en frappent le soleil, de manière à le faire s'obscurcir par l'arrivée de nuages. Elle servait également à trancher les têtes des ennemis tués au combat. (vitrine 5).

La hache se compose de trois parties. Un disque de pierre polie, le plus souvent un jade vert, ou une serpentine foncée, plus rarement, une plaque blanche de bœnietier ; un manche dont la partie supérieure, fourchue, est attachée au disque de pierre par deux trous de fixation ; un hochet, fait d'une demi-noix de coco remplie de petits cailloux et qui sert de caisse de résonance, termine le manche. Ce manche entouré de balassor, est garni de motifs décoratifs, faits de fines vanneries ou en cordelettes de poil de roussette. Des pendeloques de coquilles — une petite oliva est de rigueur — sont fixées au manche et au hochet. Elles représentent chacune un des éléments constitutifs du clan qui possède la hache.

Lors des pilous, lorsque le nouveau chef, porteur de la hache du clan, monte sur l'estrade rustique qui lui a été préparée et commence le discours où il exalte les ancêtres, la cérémonie atteint son point culminant. Ses paroles sont sans cesse interrompues et ses phrases hachées par les sifflements d'admiration de la foule et des vagues puissantes de « Hou ! Hou ! Hou ! » d'acquiescement. La solidarité du clan est portée à son comble. Alors, le Calédonien se sent vraiment en communion avec sa terre et avec ses morts dont le nouveau chef constitue le prolongement.

LE GUERRIER (vitrine 10). SES ARMES (vitrines 8, 9, 11, 12).

Le photographe Allan Hughan a saisi en 1872, « les guerriers de Canala passés en revue par le chef Nodo ». Chaque Calédonien valide est un combattant en puissance. Ceux de Canala, voici un siècle, ont entendu l'appel de leur chef. Ils ont la tête surmonté d'une toque ou d'un turban empanaché. Nodo



porte sur l'épaule un casse-tête en bec d'oiseau ; ses hommes, alignés sur deux rangs présentent casse-têtes et sagaies.

Le casse-tête, taillé dans un bois lourd et dur, peut être de plusieurs formes : en étoile, phallique, à bec d'oiseau ; il porte souvent autour de la poignée une garniture de corde qui permet de le mieux prendre en main. Le casse-tête est destiné au corps à corps, au combat rapproché. Il existe un art de l'escrime au casse-tête.

La sagaie au contraire est une arme de jet. Elle peut comporter des sculptures, visages, barbelures de pointes ou motifs de talon. Les visages figurés représentent, une fois encore, l'ancêtre, chargé de fournir à l'arme son efficacité guerrière. Certaines sagaies, munies de brandons de peaux de niaoullis enflammées, étaient utilisées comme armes incendiaires, destinées à porter le feu dans les chaumes des toitures des cases ennemies. Les sagaies étaient lancées à l'aide de doltgiers, servant de propulseurs. Ces doltgiers permettaient de doubler la portée de l'arme ; mais la précision du tir y perdait.

CHASSE, PÊCHE et NAVIGATION (vitrines 13-16).

Hormis une grosse chauve-souris et un petit rat, pas de mammifères terrestres en Nouvelle-Calédonie. Ni les kangourous d'Australie, ni les opossums des Salomon, ni le chien des Polynésiens, ni le porc comme aux Nouvelle-Hébrides : la Nouvelle-Calédonie est une terre demeurée isolée depuis des millénaires. Seuls les oiseaux offrent à ses habitants un modeste gibier. Aussi bien s'en vont-ils dans la forêt chasser le notou, gros pigeon noir, son frère, le pigeon vert, la rousette et la tourterelle, nourriture appréciée par l'indigène, mais qui restent des gourmandises pour son appétit de gros mangeur. Le cagou, devenu l'oiseau emblème du territoire, d'une chair sans saveur, n'est pas considéré comme comestible.

L'oiseau se chasse à la fronde que le Calédonien manie avec habileté. On le tire également à l'arc, avec une flèche assommoir, commune à tout le Pacifique. On peut aussi le piéger, grâce à d'ingénieux dispositifs qui vont des lacets à la glue. La rousette, particulièrement prisée, a mérité une flèche particulière, barbelée seulement d'un seul côté. Les oiseaux de mer ne sont guère pourchassés que pour leur plumage, utilisé pour de gracieuses aigrettes.

À côté de la forêt, le lagon Intérieur est lui aussi un réservoir à nourriture pour le Calédonien. Il pêche à la ligne le bec de cane, le bossu, les loches et les carangues ; au filet, les picots, brèmes ou mulets ; à la sagaie, il attaque de jour ou, de nuit, à la torche, les poissons côtiers, voire même les vaches marines, les dugongs qui s'en viennent broûter sur les plateaux coralliens. Les femmes ramassent sur la plage ou le récif mollusques ou crustacés. Le coquillage a toujours joué une grande part dans l'alimentation du Calédonien, comme en témoignent les immenses tas de coquillages qui matérialisent les sites des anciens villages maritimes.

L'attirail du pêcheur comporte également des nasses de différentes formes, généralement en vannerie.

Les hameçons sont le plus souvent de bois : hameçons droits à bi-pointes liés à un flotteur de bambou, hameçons à becs, avec ou sans barbelures. Ils

n'ont rien de comparable aux hameçons composés des Polynésiens qui sont des chefs-d'œuvre de technique. Le Calédonien n'est qu'un pêcheur occasionnel. Accordons-lui cependant le bénéfice d'un amusant, et, dit-on, efficace, piège à poulpes, qui représente un rat, et est sensé vérifier la légende qui nous affirme l'inimitié de ces deux animaux.

Les filets sont adaptés aux poissons que l'on désire pêcher. La pêche au filet se pratique aussi bien sur le bord du rivage, par des hommes marchant dans l'eau et qui entraînent le poisson vers la terre, qu'à l'aide d'embarcations, qui travaillent en eau plus profondes, et dont les marins déploient et referment le filet autour d'un banc de poissons qui est alors attaqué à la main ou piqué à la sagaie.

Les filets sont fabriqués en fibres de magnania roulées en ficelles. Ils sont tressés à l'aide de navettes autour d'un moule. Achievés, ils sont pourvus de flotteurs — éléments de bambou, morceaux de bois léger, paquets d'écorces de niaoullis — et lestés de petits cailloux ou de valves de coquillages percées. Pour la pêche à la tortue, on confectionne des filets à très larges mailles avec de la fibre de coco tressée ; le lest étant assuré par de grosses pierres percées. La prise d'une tortue ou d'une vache marine implique, pour l'heureux pêcheur, l'obligation d'en offrir une partie au chef.

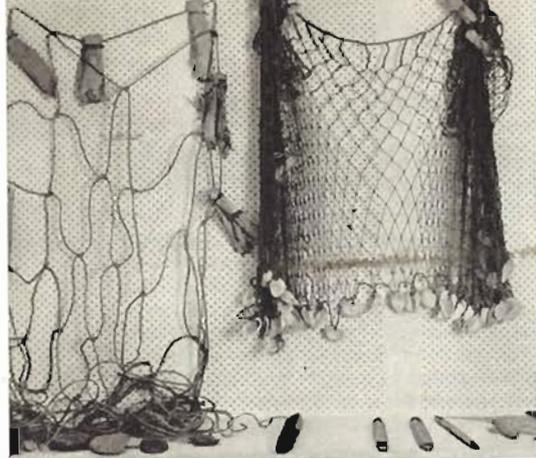
Pour la pêche en eau profonde, pour les relations entre les villages côtiers et les navigations inter-insulaires, le Calédonien dispose de plusieurs types d'embarcations.

La pirogue simple, à balancier, est la plus commune. Elle porte 3 ou 4 personnes. On la propulse à la pagale ou à la perche, mais, à l'occasion, elle porte une voile. Elle comporte une écope à manche intérieur. On l'utilise pour la pêche.

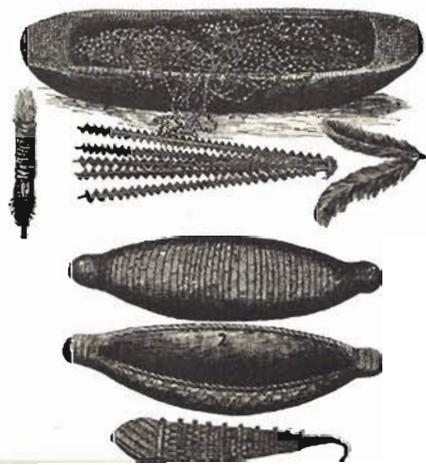
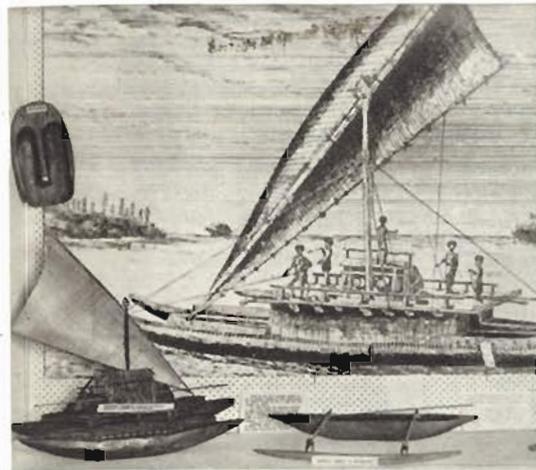
La pirogue simple, pontée, est déjà une embarcation plus importante. Elle est utilisée pour la pêche hauturière et certains déplacements. Elle comporte une superstructure destinée à augmenter sa capacité de chargement et le nombre de ses passagers. Elle se manœuvre à la perche, tant qu'on n'a pas hissé la voile qui est son moyen normal de propulsion. La manœuvre de la voile se fait actuellement comme sur les cotres européens. La direction est assurée par une longue pagaie mobile servant de gouvernail.

La pirogue double pontée est la grosse unité de la marine néo-calédonienne. Les deux troncs évidés sont réunis par une plate-forme surélevée à bordages de larges dimensions — 4 ou 5 m × 8 ou 10 m. Sur le type de l'île des Pins, il y a un mât central haubanné dont le sommet ajouré permet le passage des cordages destinés à hisser la voile. La plate-forme comporte un abri rectangulaire à toiture arrondie, supportant une passerelle ; on peut s'y mettre à l'abri du soleil et y faire du feu. Cette pirogue marche à la voile. Elle est dirigée à l'aide d'un gouvernail amovible, utilisé du côté sous le vent, à l'arrière fonctionnel de l'embarcation. Cette grande pirogue double pontée n'existe plus du tout en Calédonie ! mais les gens de l'île des Pins, de Goro et de l'île Ouen utilisent encore quelques spécimens de pirogues pontées à balancier.

Les pirogues calédoniennes, plutôt lourdes et d'un déplacement assez difficile ne naviguaient guère que de jour.



- 22 Bambous gravés. Frise avec fusils ;
cavalliers, oiseaux et tortue.
(Vitrine 17).
- 23 Filets de pêche. (Vitrine 15).
- 24 Types de pirogues : pirogue simple
à balancier et grande pirogue
double de voyage. (Vitrine 16).
- 25 Monnaie indigène (Vitrine 20).



- 22 Engraved bamboos (Case 17).
- 23 Fishing nets. (Case 15).
- 24 Navigation : outrigger canoes.
(Case 16).
- 25 Magic stones (Case 20).

MOYENS D'EXPRESSION.

Blen qu'ignorant l'écriture, le néo-calédonien a tout de même su découvrir des procédés lui permettant de se souvenir des faits passés, de transmettre des messages, de sceller des contrats ou des échanges.

Les bambous gravés. (vitrine 17). On rencontre en Calédonie des bambous de diverses tailles — 0,45 m à 1 m 20 de long — dont les entre-nœuds sont illustrés de fines gravures exécutées à l'aide d'une pointe naturelle : fragment de quartz ou piquant de carapace de crustacé. En les étudiant, on a retrouvé là, en des sortes de « bandes dessinées », de nombreuses scènes de la vie indigène : construction de case, culture de l'igname, tarodières irriguées, scènes de pêche au filet, combats, grands pilous avec offrandes d'ignames ou de danses. Il semble que l'artiste indigène ait voulu « mémorialiser » des événements pour lui particulièrement importants. On ne connaît du reste pas exactement l'usage de ces « bâtons-souvenirs », dont on a retrouvé plusieurs centaines d'exemplaires, les uns antérieurs, les autres postérieurs à l'arrivée des européens sur la Grande Terre. Certaines illustrations montrent des officiers en uniformes, leurs épouses avec des robes à courures et des ombrelles ; des missionnaires en soutanes avec leurs pipes, leurs barbes, et leurs églises, des ivrognes, des scènes de rixe, des navires à voiles ou à vapeur ; mais c'est surtout le cheval et le fusil qui semblent avoir particulièrement frappé les artistes graveurs du bambou, artisanat depuis longtemps complètement disparu.

Les messages (vitrine 18). Le Calédonien communiquait les nouvelles au moyen de messages sonores, transmis par la conque marine de villages en villages ; ou bien par le truchement de sortes de nœuds de balassor qui circulaient à travers le pays pour atteindre un destinataire précis. Il y avait une sorte de code : la forme du nœud signifiait une demande d'alliance politique, une déclaration de guerre ou une offre de paix.

La « monnaie » (vitrine 7). On parle en général de « monnaie calédonienne » lorsqu'on présente les chapelets de fines perles enfilées qui figurent dans cette vitrine. En fait, il ne s'agit nullement d'une monnaie fiduciaire, au sens économique moderne du terme. On n'achetait rien avec la « monnaie » calédonienne. Pour le Calédonien, le don d'une monnaie, fait partie d'un échange cérémoniel : il scelle un accord ou une alliance, matérialise un contrat, une paix retrouvée ; il est le symbole de la continuité de la vie du clan à l'occasion d'une naissance, d'un mariage, d'une fête funéraire.

Cette « monnaie » se présente sous la forme d'un chapelet de perles attachées à une « tête » de monnaie, figure de l'ancêtre, témoin de l'acte effectué. Cette « tête » se compose le plus souvent d'un visage de bois sculpté qu'accompagne un « habit », fine sparterie incrustée, montée sur un fond de poil de roussette, avec des pendeloques magiques de nacre découpée. Tout cela est le plus souvent d'une finesse d'exécution, qui nous surprend. La monnaie du reste est d'autant plus appréciée qu'elle est plus fine et semble « prête à s'envoler au moindre souffle de la brise du soir... »

La monnaie repliée, et sa tête, sont conservées précieusement dans des sachets de fibres, fermées par des ligatures de poil de roussette, qu'on dépose dans des barquettes de bois et qu'on conserve religieusement dans le « panier sacré », déposé dans un coin sûr de la case.

La Calédonie a ainsi su créer une « monnaie » d'une beauté incomparable, sans égale dans toute la Mélanésie. Longtemps considérée par les Européens comme un souvenir périmé, comme une simple pièce de musée, la monnaie calédonienne, qui a toujours plus ou moins circulé dans les tribus du centre de l'île, a retrouvé ces temps derniers une vie nouvelle qui témoigne d'un regain de la tradition et d'un désir profond de sceller, comme autrefois, les échanges coutumiers.

INDUSTRIES LITHIQUES (vitrines 3-6).

Le Calédonien ignorait le métal, la roue, l'écriture... C'était un homme de l'âge de la pierre, le proche parent de nos ancêtres du néolithique, les habitants des grottes du Périgord...

Son outillage montre une parfaite maîtrise du travail de la pierre qu'il sait tailler, polir et percer.

Le Calédonien tire ses matériaux de galets de rivière dont la forme se rapproche le plus de l'outil qu'il veut obtenir : lames d'herminettes ou de haches, poids de filets de pêche, pierres de fronde. Puis, par percussion et polissage, il réalise l'outil désiré.

Selon leur utilisation, en haches ou en herminettes, ces pierres sont fixées sur des manches droits ou à angle aigu. Le fabricant de pirogues, gêné par l'exiguïté de son aire de travail, a imaginé des herminettes courtes et orientables. Remarquons que la lame d'herminette calédonienne possède une section lenticulaire que l'on retrouve, analogue, dans toute la Mélanésie. Malgré un affûtage fréquent, les haches calédoniennes restaient des instruments assez grossiers, et le feu était souvent utilisé, lors de l'abatage d'un arbre par exemple, pour aider l'action de la pierre. L'indigène a cependant réalisé, avec ces instruments d'admirables sculptures. Il va de soi que la hache de pierre a été un des premiers objets à disparaître devant l'arrivée de la hache en métal et des outils, gouges et ciseaux, apportés par la civilisation occidentale.

Les trous dans la pierre étaient exécutés à l'aide d'un instrument astucieux : la perceuse à volant, dont la pointe était constituée par une pierre dure, gabre ou quartz. Les Calédoniens perçaient de cette manière, avec un instrument portant à sa pointe une foret très fine, les pierres de leurs colliers de jade. La finesse du trou nous laisse parfois d'admiration. Il fallait pour percer ainsi des dizaines de pierre dure et les polir en boules parfaitement rondes, beaucoup d'heures de patience ! Les pierres de fronde, obtenues, elles aussi par un polissage à la main représentaient un long travail.

MITES FUNÉRAIRES ET MAGIE (vitrines 19 et 20).

Reproduction d'un autel des ancêtres à Canala. Le corps du chef mort est d'abord transporté dans un coin secret de la forêt. Là, une fois desséchés, les ossements sont éparpillés par les deuilleurs à l'aide de longues sagaies. Seul le crâne est conservé. Puis, avec soin, on va le déposer à l'autel des ancêtres,



26



27



28

- 26 Cercueil de chef, Houailou, Fin du XIX^e siècle.
27 Autel des ancêtres. (Vitrine 19).
28 Sculptures du sarcophage.
- 26 Old chief's coffin. Houailou. Towards the end of XIXth Century.
27 Ancestor's cemetery (Case 19).
28 Coffin's carvings.

établi dans une anfractuosité de rochers, où d'autres crânes ont déjà été déposés. Près des crânes sont placés des pierres de haches ou d'herminettes, des poteries, des coquillages qui bénéficient du caractère sacré du lieu, qui demeure interdit et tabou.

La vitrine n° 20 rassemble des objets qui témoignent d'un aspect particulier de la magie chez le néo-calédonien : la magie par similitude.

Toutes les pierres exposées ont été choisies pour leurs formes particulières. Nous trouvons là des bananes, des poissons, des coquillages fossilisés, des ignames et des caros. La pierre ayant la forme d'un de ces tubercules sera jugée propice à ces cultures ; la pierre de la pêche aura la forme du poisson désiré ; une concrétion à l'apparence tourmentée, figure un ciel chargé de lourds cumuli et deviendra une pierre à pluie. La pierre tonnerre, jaune et noire, est couverte de traits brisés pouvant rappeler l'éclair dans l'orage. Les pierres à sagaias sont percées d'un trou dans lequel on vient, avant le combat ou la pêche, plonger la sagai pour la rendre efficace. Les pierres de formes phalliques — le Musée en expose 5 — ne sont pas employées à des fins aphrodisiaques, ce sont des pierres de force et de virilité auxquelles on vient frotter les casse-têtes pour leur donner de la puissance. Certaines pierres sont redoutables, elles peuvent provoquer le cyclone ou la sécheresse, deux plaies de la vie calédonienne, la mort ou la maladie...

Le sarcophage. Au centre de la troisième partie de la salle, sur un petit podium, protégé par une barrière de corde, une pièce fort curieuse : un cercueil de chef indigène.

Habituellement, les morts en Nouvelle-Calédonie étaient déposés en plein air, à l'entrée de grottes ou dans les anfractuosités de rochers (cf. vitrine 18). Les gens de Hienghène, bien que non encore christianisés, avaient eu l'occasion d'assister à des enterrements européens, où ils avaient remarqué que le mort était placé dans un cercueil. Partant de là, ils eurent l'idée d'utiliser le même procédé, et de placer un de leurs chefs, mort déjà depuis quelque temps, dans un cercueil, à leur façon, fait de cinq chambranles sculptés de grandes cases qu'ils assemblèrent par des ligatures de cordes.

Dans cette région, le cadavre du défunt était placé dans une position accroupie, ce qui explique l'exigüité de cet abri funèbre, d'ailleurs composé de fort beaux spécimens de sculpture, parfaitement conservés et qui, curieusement, se rapportent à deux styles différents : celui de la région de Koné, Ponérihoun, et celui du nord de l'île.

Cette pièce est donc un témoignage remarquable de l'impact de la civilisation sur la culture locale, un trait visible d'acculturation. Car, si on a pu penser pendant un temps que cette pièce était un phénomène aberrant, nous avons maintenant la certitude que d'autres cercueils de ce genre existent ailleurs. Nous serions donc en présence d'un fait culturel rare, bien que solidement établi. Cette magnifique pièce, entrée dans les collections du Musée en 1916, date vraisemblablement de la seconde moitié du XIX^e siècle.

ARCHÉOLOGIE.

Les trois dernières vitrines qui couvrent le fond de la salle posent plus de points d'interrogation qu'elles n'apportent de réponses précises.

Au cours du dernier siècle, les premiers habitants du pays, puis les hommes de science, ont été surpris par la présence de monuments et d'objets pour lesquels les néo-calédoniens n'apportaient aucune explication, déclarant seulement : « On connaît pas !... C'est peut-être les vieux avant ! » Il s'agit essentiellement de pierres gravées, de restes de poteries et d'outils de pierre.

Pétroglyphes (vitrine 24). Un directeur des postes, Marius Archambault, ayant reconnu, dès 1898 des pierres décorées dans la région de Houailou, occupa tous les loisirs de son séjour à en faire des relevés systématiques qu'il accompagna d'estampages et de photographies. Ces documents furent publiés, en 1926, quelques années après sa mort.

Il s'agit de ce que l'on a appelé des Pétroglyphes, pierres portant des dessins gravés en creux. Ces Pétroglyphes, qui ne semblent pas être orientés de manière particulière, ont été trouvés aussi bien au bord de la mer dans le lit des rivières que dans les vallées, sur le flanc ou au sommet des montagnes. Ils sont, soit isolés, soit groupés intentionnellement en sites : celui de Kassoucou, au centre de l'île, sur la côte Est, comporte près de 150 pierres gravées. Il est un des plus remarquables de la Grande Terre. La vitrine 24, qui présente la carte des pétroglyphes inventoriés aujourd'hui — et il en reste certainement beaucoup d'autres à découvrir et à identifier — montre que, pratiquement, toute la Calédonie a connu ces traces d'une très ancienne présence humaine.

Le Musée a recueilli quelques pétroglyphes que leur taille a permis de transporter. Le visiteur remarquera sur ces pierres un certain nombre de tracés caractéristiques. Citons particulièrement : la croix, simple ou composée, cerclée d'un ou de plusieurs traits ; des cercles concentriques, avec ou sans rayonnement qui font penser à des « soleils » ; de très nombreux tracés en spirales ; des rectangles ; des étoiles, des motifs humains ou animaux... Tous ces motifs, et beaucoup d'autres, servant pour l'ordonnance de motifs « composés ».

Poteries Lapita (vitrine 23). Des trouvailles effectuées par Piroulet en 1917 et par Maurice Lenormand en 1943 ou des fouilles systématiques exécutées par des archéologues professionnels de 1951 à 1972, ont mis à jour, en Nouvelle-Calédonie, un type de poterie ne correspondant, ni par sa forme, ni par ses décorations, à la poterie calédonienne classique.

Des recherches dans d'autres secteurs du Pacifique ont permis de découvrir d'autres spécimens de cette poterie, épars de la Nouvelle-Bretagne à Tonga en passant par les îles Salomon, et les Fidji. La carte de la vitrine 23 montre la distribution actuellement connue de cette poterie dans le Pacifique.

Elle est caractérisée par ses amples dimensions, des cols hauts avec des lèvres composées et des épaulements très marqués, et surtout par des motifs décoratifs incisés. La vitrine contient deux magnifiques fragments de cette poterie. Ils proviennent de l'île des Pins.

La datation au carbone 14 a accordé à ces poteries une haute antiquité puisqu'elles les situent à 1.500 ou 2.000 ans avant Jésus-Christ.

La Nouvelle-Calédonie a eu l'honneur de fournir un nom à cette poterie répandue dans tout le Pacifique : Lapita étant le nom d'un site fouillé par l'archéologue Gifford en 1951, sur la côte Ouest, près de Koné.



29



30

- 29 Pétroglyphes.
- 30 Façade du Musée sur la Baie de la Moselle.
- 31 Le jardin du Patio.

- 29 Petroglyphs.
- 30 Front view of the Museum.
- 31 The garden.

31



Objets de Pierre (vitrine 25). Le hasard de découvertes fortuites ont amené au jour des objets de pierre n'appartenant pas à l'outillage du Calédonien classique. Il s'agit d'abord de grandes lames de schiste, débitées par plaques, et travaillées par pression ou percussion de manière à obtenir un instrument possédant une poignée parfois polie. Outils? ou — certains ayant été trouvés plantés dans le sol — objets rituels?

On a également rencontré des lames, longues et assez minces, et qui ont la caractéristique commune d'être percées d'un trou à leur centre. Le Musée en présente 8 spécimens, dont 4 sont cassés. L'un a été trouvé à Plum, un autre provient de l'île des Pins. Les autres sont d'origine inconnue.

La hache dite de Poya, longue de 0,50 m, signalée par Maurice Leenhardt auquel elle rappelait une francisque, fait partie de ce lot d'objets aberrants auxquels cette vitrine a joint des pierres biconiques à gorge, objets beaucoup plus élaborés et dont le Musée possède quelques spécimens remarquables.

Quand et par qui? Cette poterie Lapita, ces pétroglyphes, auxquels on pourrait joindre de curieux cumuli découverts ici ou là dans l'île et qui, jusqu'à présent, ont découragé la perspicacité des archéologues, appartiennent-ils à la culture calédonienne dont ce Musée a rassemblé les témoignages les plus caractéristiques, ou sommes-nous en présence de restes d'une civilisation différente, antérieure, dont aucun vestige humain, aucune pièce anatomique de squelette n'aurait encore été recueilli?

C'est un problème auquel nulle personne compétente n'est actuellement en mesure de répondre d'une manière satisfaisante, car, malgré des fouilles méthodiquement effectuées tant en Calédonie que dans le reste de l'Océanie, les archéologues n'ont pas encore pu mettre au jour autre chose que des « foyers » ou des « cuisines » des potiers Lapita. L'artisan de ces magnifiques pièces de poterie reste encore à découvrir. Était-il même un Mélanésien? Ou nous trouverions-nous en présence de quelque proto-polynésien? La préhistoire du Pacifique n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements et il semble bien qu'en 1975 nul spécialiste n'ose se prononcer...

Il n'est du reste pas mauvais, pour un visiteur, de quitter un Musée en emportant par devers lui quelques points d'interrogation. Un Musée se veut un centre de culture et d'instruction. La science n'est-elle pas faite d'autant de questions à résoudre que de curiosités satisfaites?

LE JARDIN DU PATIO.

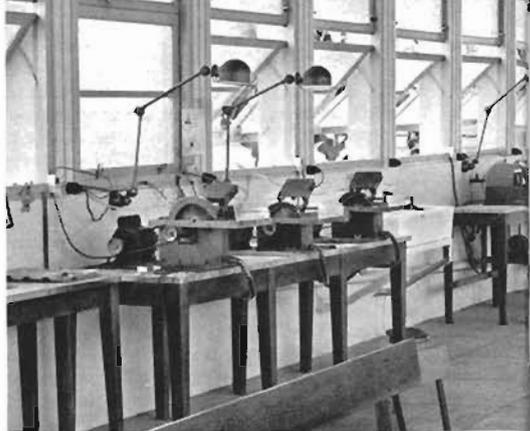
La Nouvelle-Calédonie est le paradis des botanistes. Depuis l'arrivée de Cook en 1774, la flore calédonienne a été et reste toujours l'objet de recherches, de récoltes et de découvertes nouvelles. La botanique, tant systématique que descriptive a toujours été en honneur sur la Grande Terre. Il n'est que de citer les noms de l'anglais Foster, des français Balansa, Pancher, Guillaumin et Viroc, des suisses Bauman et Hurliman, de l'américain Bucholz pour en être convaincu.

En effet, plus de 80 % des plantes calédoniennes ne se rencontrent pas ailleurs, ni dans le Pacifique ni sur le reste de notre planète. Ce taux élevé d'endémisme est dû au long isolement de l'île qui nous offre une multitude de plantes uniques au monde et constitue comme un vaste sanctuaire botanique dont certaines espèces, véritables fossiles vivants, datent de l'ère tertiaire.

En Calédonie même la flore des terrains serpentins de la plaine des Lacs peut être considérée comme formant le Saint des Saints de cet Eden botanique. Eden dont le « jardin » du Musée a tenté de reproduire le faciès en acclimatant à Nouméa cette extraordinaire flore du Sud. Jaillissant sous une voûte de fougères et de palmiers, la cascade du jardin, raconte la naissance dans la forêt humide; puis son lit passe entre les pandanus, les bois de fer, les chênes-gomme, les conifères aux formes étranges; ponctuées par des espèces arbustives dont les fleurs, diversement colorées, contrastent avec le sol rouge des latérites. Les botanistes reconnaîtront l'océanopapaver néo-calédonica, le *Libocedrus Yatensis*, de belles Cunoniacées et le *Xeronema Moorei*. Le petit ruisseau achève sa course en baignant de ses eaux fraîches un magnifique *Araucaria Mulleri* dont les branches écaillées dressent vers le ciel leurs gracieux panaches verdoyant, tranchant sur l'austérité des grilles de fer forgé qui clôturent le jardin à travers lesquelles le visiteur peut apercevoir la Baie de la Moselle.

SCOP-SADAG 01201 BELLEGARDE
Maquette de Chantal DESSIRIER
Société des Océanistes, 1975.
Musée de l'Homme. 75116 Paris

- 32 Ateliers de lapidaire.
- 33 Salles d'exposition.
- 34 Grilles de fer forgé clôturant les jardins du Musée.



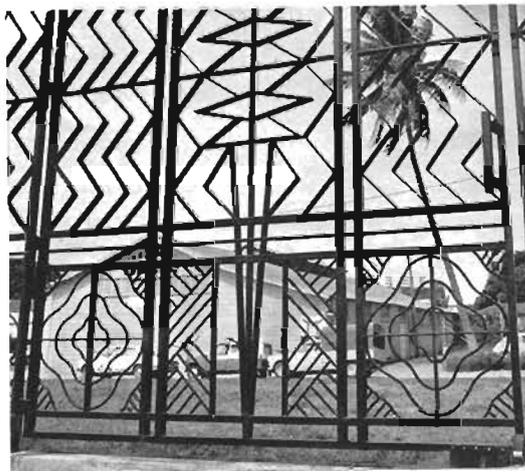
32

- 32 Lapidary school.
- 33 Exhibition room.
- 34 Wrought-iron decorated with typical traditional designs.



33

34



Les photographies des vitrines sont des clichés Gaëta; les vues du Musée de L. Pehau; la couverture de Jean Claude.

DOSSIERS TAHITIENS

Tous ces « Dossiers » existent en anglais.
D'autres « Dossiers » sont en préparation.

- 1 Art ancien de Tahiti,
par Anne LAVONDÈS
- 2 Pierres et rites sacrés de Tahiti,
par José GARANGER
- 3 Le timbre et la poste à Tahiti,
par R. H. HOUWINK
- 4 Pirogues anciennes de Tahiti,
par P. JOURDAIN
- 5 Le Tahiti catholique,
par P. O'REILLY
- 6 L'Église protestante à Tahiti,
par D. MAUER
- 7 Petite Flore de Tahiti,
par L. et F. CHABOUIS
- 8 Plantes utiles de Tahiti,
par Jacques BARRAU
- 9 Le jardin botanique de Papeari,
par J. BARRAU et P. O'REILLY
- 10 Moorea,
par C. ROBINEAU
- 11 Les baleiniers à Tahiti,
par Ernest E. DODGE
- 12 Féerie des coquillages tahitiens,
par Josette ARRECGROS
- 13 Pomaré, reine de Tahiti,
par P. O'REILLY
- 14 Bougainville à Tahiti,
par Etienne TAILLEMITE
- 15 Huîtres perlières de Polynésie
par William REED
- 16 Gauguin à Tahiti,
par M.T. et B. DANIELSSON
- 17 L'Enfant à Tahiti,
par Claude WEINMANN
- 18 L'Aviation à Tahiti,
par C. de SAINT VICTOR
- 19 Petit Atlas de la Polynésie
Française,
par Jean FAGES